

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures - L'Ex-Voto, d'après M. Ulysse Butin. - Un des Plaisirs de la Vieillesse, d'après M. E. Ziermann. - L'Écureuse satisfaite, d'après M. Théophile Deyrolle. - Le Chien comestible du Japon.

TEXTE: - Nos Gravures. - Causerie. Avoir de l'Amour-propre. - Poésie et Philosophie des Voyages. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Un Accident heureux. Nouvelle. - Histoire Naturelle. Comment les Arbres s'accroissent en Grosseur. - La Tour au Lierre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
 à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 42.

— 10^e ANNÉE. —

21 Août 1880.

NOS GRAVURES.

L'EX-VOTO.

Il est un vœu très-curieux, que les marins et les pêcheurs, assaillis par la tempête, ont l'habitude de faire à la Madone: ils promettent

de lui offrir un petit bateau en ex-voto, s'ils ont le bonheur d'échapper au terrible élément.

Nous voyons ici toute la famille d'un de ces marins, sauvé des fureurs de l'ouragan, allant processionnellement à la chapelle du village, accomplir le vœu promis.

En tête, ouvrant le cortège, marchent les vieux parents, se soutenant mutuellement et portant un cierge allumé; puis vient la femme

du marin, tenant précieusement dans ses bras l'ex-voto, le petit bateau de bois, muni de tous ses agrès; derrière elle, marche le marin lui-même avec ses enfants et escorté d'autres membres de la famille.

Le spectacle que nous avons sous les yeux est plein de mouvement, de vie et de vérité; il nous offre dans un cadre restreint une vue des plus étendues. Là bas, dans le fond, nous apparaît la mer, maintenant calme et unie, et



SALON DE PARIS DE 1880. — L'EX-VOTO, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. ULYSSE BUTIN.

qui hier a failli être le tombeau de ce brave père de famille; le long de la côte, baigné par les eaux de l'Océan, s'étend le village; l'église, située sur la hauteur, au milieu du cimetière, tout fleuri comme un parterre, domine comme

un phare toute la contrée. Quant à toutes ces rudes et franches figures de loups de mer, elles sont d'une vérité typique, d'une observation aussi juste que vivante.

UN DES PLAISIRS DE LA VIEILLESSE.

Ont-ils du plaisir, ces deux vieux, à savourer cette délicieuse prise de tabac! C'est qu'à cet âge, voyez-vous, alors que l'existence n'offre

plus guère d'attraits, et que toutes les joies de la terre vous laissent parfaitement impassibles, la prise de tabac est le plus grand et peut-être leur unique bonheur! On lit ce bonheur et ce suprême contentement sur la figure de nos deux camarades. L'un, bûcheron de son état, sait encore manier la hache avec vigueur, malgré ses soixante-dix ans bien passés; l'autre, on le prendrait à son extérieur pour le garde-champêtre de la commune.

Le hasard les a réunis au même endroit de la forêt; et comme deux priseurs ne peuvent se rencontrer sans s'offrir une prise, manière à eux de se souhaiter la bienvenue, le garde-champêtre a tiré sa tabatière et la présente à l'autre. Celui-ci, allongé avidement ses deux doigts, s'emplit les fosses nasales d'une bonne demi-boîte. Ah! quelle délicieuse sensation il éprouve! Cela le fait revivre; cela donne à ses membres une nouvelle vigueur pour continuer son travail. Mais aussi, quel tabac! quel arôme! Et le bon garde-champêtre, tout fier des compliments qu'il reçoit, sourit de contentement et est tout heureux du plaisir qu'il cause à son vieil ami.

L'ÉCUREUSE SATISFAITE.

Hier encore, cette petite campagnarde bretonne, à la mine éveillée, au gai sourire plein de malice et de contentement, courait les monts et les vallées menant paître les troupeaux du village. Un matin, le vieil aubergiste Jacques, qui venait de congédier une de ses domestiques, l'appela et lui dit :

— „Louise, si tu veux venir servir chez moi, je te donnerai dix francs par mois; tu seras bien logée, bien nourrie, tu ne devras plus courir par tous les temps; tu seras mieux ici qu'aux champs.

Et la petite Louise de voler chez sa mère lui faire part des propositions de Jacques.

— Ma fille, dit celle-ci, Jacques est un brave homme, si tu le contentes par ton travail et ton zèle, il aura soin de toi; sois donc bien appliquée et bien sage.

Voilà comme quoi Louise, la petite gardeuse de troupeau, se trouve maintenant à la tête de toute une batterie de cuisine, qu'elle a pour tâche de nettoyer et d'écurer.

Etonnée, souriante, joyeuse de son changement de position, elle contemple toute cette collection de casseroles, de marmites, de chandeliers, tous ces ustensiles de diverses grandeurs, qu'elle va rendre aussi luisants et aussi beaux qu'au jour de leur sortie de la fabrique. L'ouvrage ne l'effraie pas, ne la fait pas murmurer contre ses maîtres; c'est en chantant qu'elle fait sa besogne et qu'elle la remplit à la satisfaction du bon vieux Jacques et de sa terrible moitié.

LE CHIEN COMESTIBLE DU JAPON.

C'est un fait très-curieux qu'aucun des peuples sauvages qui se nourrissent des produits de leur chasse, ne recourt aux chiens sauvages comme gibier. Les nations, qui mangent le chien domestique, élevé pour cela, ce sont les nations de vieille civilisation, des peuples usés, tombés en décadence comme ceux de l'extrême Orient. Est-il permis de penser qu'ils agissent ainsi, parce que les autres animaux domestiques leur font défaut? Car chez les anciens, dont nous connaissons les mœurs, le chien ne semble jamais avoir été employé comme aliment. Les Romains mêmes, qui ont mangé de tout, n'ont jamais élevé cet animal pour la boucherie, alors qu'ils engraisaient le soir pour leurs festins. Quant aux peuples germaniques, le chien était en grand honneur chez eux; la présence des bêtes fauves dans les forêts leur en faisait apprécier les services.

La Chine et le Japon sont les seules nations auxquelles les chiens domestiques servent de nourriture toute faite.

Quant à l'élevage de ces pauvres petites bêtes, c'est tout un commerce. On les élève au lait et au riz pendant deux mois; ils pèsent alors un ou deux kilogrammes. C'est le moment

de les porter au marché; ce que l'on fait en les enfermant dans de grandes cages en compagnie de petits chats comestibles, engraisés de la même manière. Pour les tuer, on les égorge, comme chez nous on égorge les poulets; puis on les échaude dans de l'eau bouillante pour en gratter les poils. Ces poils servent à faire des pinceaux très-souples. Le prix d'un petit chien bien gras revient à cinquante centimes; ce n'est pas cher, on peut s'en offrir à ce prix là.

Les Chinois ne sont pas cependant les seuls à élever les chiens pour la boucherie; en Océanie, dans l'île de Tombara, et chez les Ouris, peuplade polynésienne, il existe une espèce de chiens que les indigènes élèvent pour leur alimentation.

CAUSERIE.

AVOIR DE L'AMOUR-PROPRE.

Je viens faire l'apologie de ce qui est généralement considéré comme un défaut, et que j'envisage, moi, comme une qualité précieuse... Ne vous récriez pas tout d'abord: il s'agit de s'entendre.

Par „amour-propre” je veux parler de ce désir actif et délicat d'être cité, loué, récompensé, désir que l'on sent lorsqu'on a la conscience d'avoir bien mérité des autres.

Les hommes veulent bien, intérieurement, estimer dans les autres ce qui est digne d'estime, mais ils ne peuvent souffrir que le possesseur des dons qu'ils estiment, s'estime lui-même.

Si l'on doute du mérite réel que l'on a, on doutera de ses ressources; on ne s'élèvera jamais que faiblement au-dessus du médiocre. On travaillera, parce que l'esprit est un feu qu'il faut nourrir et qui sait nous y contraindre; mais ce sera avec beaucoup moins de talent et beaucoup de peine, et l'on ignorera qu'on peut très-bien faire, même après avoir très-bien fait.

L'avantage de savoir s'apprécier ne se borne pas au bien personnel, il s'étend à l'infini; il est une source d'avantages pour la société.

Qui conduit les guerriers? C'est la témérité.
Qui fait fleurir les arts? Souvent la vanité.
Et cette vanité secrète et délicate,
Sans qu'un vil intérêt nous anime et nous flatte,
En charmant notre esprit par ses illusions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainsi du Créateur la sagesse profonde,
Se sert de nos défauts pour le bonheur du monde.

L'homme qui sait ce qu'il vaut devient extrêmement utile aux autres.

S'agit-il, par exemple, de donner un conseil dans une occasion où l'on a pris de fausses mesures, et à un esprit orgueilleux qui ne veut pas souffrir qu'on le désabuse: il parle avec une fierté active qui déconcerte l'orgueil aveugle; il se cite, vante ses lumières, ses succès, sa réputation; il réussit, il persuade; mais c'est surtout au ton qu'il a pris qu'il doit ses succès. Ses raisons, toutes solides qu'elles étaient, n'auraient pas suffi.

Cette façon de se citer, de parler avantageusement de soi, n'est pas seulement légitime: les circonstances la rendent quelquefois nécessaire.

Les hommes aiment à sentir l'admiration. Le mérite modeste ne l'inspire presque jamais. Cette admiration mène à tout ceux qui la sentent et celui qui l'inspire. Il faut donc y prétendre lorsqu'on doit espérer de la faire naître; c'est un service que l'on rend aux hommes dont la gloire éclatante pique l'émulation; c'est de plus une justice que l'on doit à soi-même, à ses amis, à ses descendants. Trop de modestie nuirait à cette sage ambition. Pour la faire naître en soi, ou du moins pour s'exciter à en écouter les conseils et les

inspirations, il faut s'entretenir complaisamment avec soi-même de ce que l'on vaut.

Dès qu'une fois l'on a senti ce que l'on mérite, on souhaite bientôt de mériter encore davantage, et ce souhait conduit insensiblement aux grandes choses, dont on ne serait pas devenu capable si l'on ne s'était rendu compte de ce que l'on valait.

**

Notre intérêt dépend de notre estime, encore plus que de notre mérite.

Avec l'esprit et les qualités les plus communes, on réussit tous les jours, même au delà de son espérance.

Un peu de hardiesse tient lieu souvent de beaucoup de mérite, et l'on connaît bien des gens qui n'ont été récompensés, considérés, illustrés que sur leur parole.

Que ne doit donc pas craindre l'homme trop modeste qui sera né avec un vrai mérite? Plus exposé à faire des jaloux, il rencontrera à chaque pas des obstacles à son élévation. L'orgueil de ses jaloux ou de ses rivaux cherchera sans cesse à lui en imposer, et y réussira toujours.

**

Dans un cercle, il arrive tous les jours qu'un homme de beaucoup d'esprit est déconcerté par un sot, qu'il ne dit rien, quoiqu'on le prie de parler, de briller, et l'on voit même qu'il ne peut rien dire. Cela est quelquefois si fort et si visible, que l'on pourrait croire que le génie de l'un tremble devant celui de l'autre.

Cette singulière pusillanimité est causée par un excès de modestie; elle donne un ridicule et en est peut-être un.

En s'estimant ce que l'on vaut, on évite d'estimer les autres plus qu'ils ne valent: ce qui est d'une très-grande importance dans le monde, où il n'y a aucune sorte de vertu dont on ne cherche à abuser!

Quel avantage n'a pas sur vous l'homme le plus médiocre, s'il vous voit embarrassé devant lui dans une conversation? C'est lui céder votre rôle et prendre le sien. Il devient présomptueux et insolent, de modeste qu'il eût peut-être été, et vous devenez, en quelque façon, comptable de tout le mal que son orgueil va faire.

Il est donc très-avantageux, même nécessaire, de s'apprécier ce que l'on vaut.

Puis, l'amour-propre, quand il a son compte, est si tendre, si reconnaissant, si modeste: il rend tout ce qu'on lui donne!

ALCINDOR.

POÉSIE ET PHILOSOPHIE DES VOYAGES.

1^{er} Article.

Essayons de tracer à grands traits l'histoire littéraire des voyages, selon les temps, les hommes et les lieux. La poésie s'offrira d'elle-même à la pensée, car elle plane sur l'ensemble de ce vaste récit, fait de toute part aux hommes depuis Moïse jusqu'à notre siècle.

Quand on jette un coup d'œil philosophique sur l'ensemble des relations qui nous sont parvenues, une chose frappe d'abord: c'est la rareté des voyages chez les anciens, même chez les nations helléniques, parmi lesquelles se trouvent toutes les origines littéraires appropriées à nos idées. A l'exception de Pausanias, qui ne paraît que deux siècles après Jésus-Christ, (et là le voyageur se confond avec le poète ou avec l'historien,) il n'y a eu de voyages, auxquels on puisse appliquer réellement ce nom, que parmi les chrétiens et les peuples partageant plus ou moins les idées du christianisme, telles que les nations musulmanes.

Il faut faire également une exception en faveur des Chinois, qui ont prouvé, dans leur „Pian-i-tian” ou Histoire des peuples étrangers, que de bonne heure ils avaient accompli de grands voyages, puisqu'ils citent les noms d'une foule de nations à jamais éteintes, parmi lesquelles ils voyageaient il y a plus de deux mille ans.

Néanmoins, si nous cherchons les premières preuves écrites de notions géographiques et de la tradition des voyageurs, on les trouve chez tous les peuples antiques. La littérature sanscrite nous montre les dieux de l'Olympe indien visitant les contrées arrosées par le Gange, et cette poésie toute céleste révèle les merveilles primitives de la terre. C'est un fait appartenant aux relations les plus antiques que cette peinture des Egyptiens, découverte par Champollion, où l'on voit, parmi des hommes sauvages, des hommes de notre race, entraînés en esclavage, et les pères de ceux que l'on a vus s'asseoir orgueilleusement sur les pyramides, nus, portant des chaînes, comme ces Indiens que l'on amena, il y a près de quatre siècles, devant Isabelle et Ferdinand. Les Egyptiens voyageaient, sans aucun doute. Ce fait l'atteste, ainsi que des découvertes moins importantes en apparence, mais tout aussi concluantes.

Qui nous dira maintenant ce que sont devenus les récits où il était parlé des sauvages aux cheveux blonds, qu'on avait trouvés au milieu d'un pays glacé, de ces hommes sans vêtements et sans abri, qui maîtres du monde aujourd'hui, trouvent leur origine peinte sur les tombeaux de ceux qui se disaient aussi maîtres de la terre!

Etrange résultat des voyages qui viennent de se succéder!

La curiosité a été si vive chez l'homme, l'amour de la science a été si puissant, que, pour obtenir une faible origine historique, il a remué plus de débris que l'antiquité n'amoncelait de pierres, afin de transmettre sa gloire.

Mais de tous les voyages que nous cachent les siècles, le plus imposant sans doute fut celui de ce solitaire, qui, s'échappant de Memphis, conduisait une nation dans le désert, parlait face à face avec Dieu, donnait une croyance au peuple législateur, et, rassasié de gloire, fatigué de l'immense entreprise qui avait préparé de nouvelles destinées au monde, demandait à reposer enfin du sommeil de la terre. La Pentateuque est le monument écrit de ce grand voyage.

* *

Les Grecs, qui ont si heureusement pour nous résumé tous les peuples, les Grecs nous offrent pour les temps antiques les relations les plus poétiques et les plus importantes, et le géographe par excellence, Malte Brun, cherchait dans l'Illiade et l'Odyssée la lumière qui pouvait éclairer les idées des anciens sur un monde mystérieux, où le séjour des hommes se confondait presque avec celui des dieux.

Platon a-t-il inventé l'Atlantide? Est ce une antique relation traditionnelle? Madère, avec ses roches déchirées, ses collines verdoyantes; Ténériffe, avec son pic couronné de neiges, ses belles vallées, ses collines fertiles, son peuple qui a disparu, tout cela est-il l'Atlantide? Faut-il chercher cette contrée mystérieuse jusque dans les pays qu'on a appelés Nouveau-Monde, et qui étale maintenant aux yeux surpris des ruines aussi antiques peut-être que celles de l'Egypte? Ce n'est pas sans dessein que nous avons posé cette question; nous avons parlé de la tradition la plus imposante et la plus antique, au moment où nous abandonnons la relation mystérieuse des voyages mythologiques, pour aborder les voyages écrits, mêlés philosophiquement à l'histoire.

Nous admirerons d'abord la simplicité des auteurs de la Grèce, leur noblesse au milieu de leurs erreurs; il y a en eux une philosophie poétique et grave, qui tient au sol, aux lieux, à la nature qui les entoure; mais leur individualité s'efface devant les grands événements qu'ils rapportent; ce ne sont pas des voyageurs à aventures qui émeuvent, et la peinture de l'homme extérieur, ou de ses ouvrages, remplace celle des vives impressions de l'âme. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Pausanias, ces lumières de l'antiquité, nous promènent avec une sagesse trop magistrale chez les peuples dont ils sont environnés; leur dédain est trop prononcé pour les nations barbares; leur voix n'a demandé compte que des usages, rarement des pensées; ils sont trop lettrés pour être naïfs, trop imposants pour qu'on sympathise avec eux; on aime à voir Néarque s'élançant vers l'Indus; mais quelle science philosophique ré-

sulte-t-il de ce voyage audacieux, durant lequel une civilisation déjà antique dévoilait aux regards des étrangers une vie sociale toute nouvelle pour eux?

On est tenté de croire qu'il faut avoir parcouru bien des périodes de civilisation avant que l'individualité morale des nations apparaisse complètement aux voyageurs.

Pausanias, qui se trouve chronologiquement déjà si loin du père de l'histoire, est, chez les anciens, le premier qui mérite, à proprement parler, le titre de voyageur. Mais que son sentiment poétique est sec au milieu d'un des pays les plus poétiques de la terre! Quant à la philosophie, comme on l'a déjà fait observer, on le voit quelquefois discuter sérieusement sur le choix à faire entre deux traditions qui nous semblent également absurdes; et il est difficile d'oublier qu'il consacre trois chapitres entiers à la description d'un coffre. Avec tout cela, l'esprit ressent en le lisant je ne sais quelle impression noble, grave, un peu monotone, venant sans doute de cette belle nature qu'il a sous les yeux et qui s'allie si bien avec une architecture faite pour elle et toute pour la vie extérieure.

* *

Mais rétrogradez de quelques années, et voyez, parmi les Romains, Tacite, ce voyageur à l'âme forte, à l'esprit pénétrant.

Il va visiter les Germains: c'est un poète autant qu'un historien, qui peint leurs usages; il dit quelques mots à cette Rome, qui était le monde, et une nation opprimée apparaît avec son véritable caractère de fermeté et de grandeur.

Cet homme, qui a peint d'une main sûre les crimes effroyables de ses compatriotes, se repose au milieu des âpres vertus d'un peuple sauvage; mais l'individualité de ce peuple ne lui est pas complètement révélée; quoiqu'on invoque encore son témoignage, on a mieux connu les Germains au XIX^e siècle que Tacite ne les connaissait.

Il a formulé à grands traits l'idéal de la vie sauvage, et cela est si vrai qu'on a appliqué à tous les autres peuples dans l'enfance, différents de race et de caractère, ces traits généraux qui peignent des vertus primitives, mais qui, négligeant de faire ressortir le type original d'une nation, pouvaient suffire à l'antiquité, et ne nous suffisent plus.

Demandez à César un mot au milieu de ses victoires, il vous le dira avec une simplicité si noble que vous serez ému. Le voyageur conquérant disparaît complètement du récit, mais le trait est rapide et le regard profond. La poésie chez lui est plutôt dans l'ensemble de la pensée que dans l'expression. Nous connaissons cependant bien peu nos ancêtres si nous n'avions que les „Commentaires.”

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

On emploie journellement la mousse, soit pour garnir le pied des plantes cultivées dans les jardinières d'appartements, soit pour confectionner des fleurs artificielles.

Mais abandonnée à elle-même, la mousse devient bientôt jaune et en peu de temps tombe en poussière. En outre, elle contient les œufs d'un grand nombre d'insectes qui se répandent dans les appartements et y causent souvent des ravages multipliés.

Voici un moyen de prévenir ces inconvénients et de donner à la mousse un aspect charmant:

On jette dans deux litres d'eau bouillante, seize milligrammes d'acide picrique et un gramme d'indigo. On plonge ensuite pendant une minute dans cette dissolution, qu'on laisse sur le feu, la mousse nouée en petits paquets. Après l'avoir retirée à l'aide de pinces, on la laisse librement sécher à l'air.

Ainsi préparée, la mousse ne subit plus d'altération.

Ce procédé est utile à faire connaître à tous ceux que séduit la culture des plantes en pot ou en jardinières, pour orner l'intérieur de leurs demeures.

* *

Passons maintenant à un sujet plus prosaïque et plus substantiel:

D'abord, un moyen de rétablir la viande avancée: Si c'est de la viande qu'on destine à faire la soupe, il faut la mettre dans le pot avec l'eau; on l'écume lorsqu'elle bout; ensuite on jette dans le pot ou la marmite un charbon ardent bien compacte et sans fumée. On l'y laissera pendant deux minutes: il aura contracté alors toute l'odeur de la viande et du bouillon. On réitérera l'opération si un seul charbon ne suffit pas.

Si l'on veut faire rôtir le morceau de viande avancée, on use du même procédé que ci-dessus, sauf qu'on laisse la viande dix minutes au lieu de deux minutes dans l'eau bouillante. On retire ensuite, on essuie la viande pour la sécher, puis on met dans le four.

En second lieu, un moyen d'attendrir la viande: — Lorsque celle-ci a été écumée, et que l'eau dans laquelle on la fait cuire bout avec force, on y ajoute environ deux cuillerées d'eau-de-vie pour trois livres de viande. La viande, quelque coriace qu'elle soit, s'attendrit sur le champ et ne conserve pas le moindre goût d'eau-de-vie.

UN ACCIDENT HEUREUX.

Nouvelle.

I.

Dans une belle commune des Flandres, arrosée par la Lys, et que je désignerai par la lettre G., se trouve une charmante maison de campagne qu'habitait il n'y a pas longtemps M. V. et sa fille unique, Marie.

Après avoir, par son travail, amassé une jolie fortune, M. V. avait quitté la ville où il s'était enrichi, et fait l'acquisition d'une campagne où il voulait passer dans une douce solitude le reste de ses jours.

Ce qui l'avait surtout déterminé à prendre cette résolution, c'était la perte de son épouse qu'il aimait tendrement et dont il était veuf depuis deux ans.

L'affection tout entière de M. V. se reporta alors sur sa fille, dont les traits lui rappelaient ceux de sa femme, et qui par la bonté de son cœur, sa grâce naturelle et cette douce naïveté que procure l'innocence, faisait tout son bonheur.

A la mort de sa mère, Marie venait de quitter le pensionnat; elle avait alors dix-huit ans. C'était une belle jeune fille au regard doux et mélancolique, et qui possédait toutes les qualités qui font aimer et rechercher une femme. Aimable envers tout le monde, réservée dans ses manières, généreuse pour le pauvre et le malheureux, Marie V. avait captivé l'affection de tous ceux qui l'approchaient.

Aussi faisait-elle l'orgueil de son père qui rêvait déjà pour elle un avenir brillant et se réservait d'avance le choix d'un futur gendre à sa convenance et à ses goûts.

Comme toutes les personnes sorties de leur condition primitive et parvenues à une position de fortune plus ou moins élevée, M. V. avait de l'ambition et des idées arrêtées dont il ne démordait point. Sa maison de campagne, il l'appelait volontiers son „château” et se croyait, de par ses écus, un vrai seigneur de village.

Tel n'était pas le caractère de Marie qui ne cherchait qu'à s'effacer et dont la modestie égalait la beauté et les bonnes qualités du cœur.

II.

A peu près en même temps que M. V., un jeune homme que j'appellerai Gabriel R., était venu habiter la commune de G. où il était attaché, en qualité de surnuméraire, au bureau de l'enregistrement.

Gabriel R. n'était point un employé ordinaire. C'était un jeune homme appartenant à une bonne famille bourgeoise qui habitait Liège. Il avait vingt-cinq ans, et tout son extérieur indiquait la condition sociale dans laquelle il était né. Elevé par des parents qui

savaient qu'une éducation essentiellement morale, grave toujours dans le cœur de celui qui l'a reçue des traces ineffaçables; confié de bonne heure à des maîtres sages et instruits, notre surnuméraire avait su profiter des leçons qu'il

en avait reçues et était entré dans le monde après avoir terminé ses humanités, fort des principes qu'on lui avait inculqués. Aussi, dès son arrivée à G., fut-il l'objet de l'estime générale, et tout le monde à l'envi se disputait-il

le plaisir de s'entretenir avec lui, tant son commerce était agréable.

Six mois ne s'étaient pas écoulés que déjà Gabriel R. avait son entrée dans les principales familles de G. Il ne lui restait plus qu'à faire



UN DES PLAISIRS DE LA VIEILLESSE, D'APRÈS E. ZIERMANN.

la connaissance de M. V. qui ne s'était point pressé, disons-le, de nouer des relations avec l'étranger.

La force des choses, pourtant, en décida autrement, comme nous allons le voir.

Dans une commune, si grande qu'elle soit, tout le monde se connaît bien vite, et il est un lieu où l'on est sûr à peu près de se rencontrer chaque semaine; ce lieu, c'est l'église paroissiale.

Ce fut là aussi que Gabriel R. vit pour la première fois Marie V. et son père.

Déjà le surnuméraire avait entendu parler de la beauté de „l'ange de G.,” comme les pauvres appelaient M^{lle} V., et de toutes les qualités qui la

distinguaient. Aussi lorsqu'il la vit à l'office du dimanche, pieuse et recueillie, le jeune homme ne put se laisser de tourner à différentes reprises les yeux vers elle. Une fois ses regards avaient rencontré les regards de Marie et il

semblait à Gabriel que ceux-ci s'étaient arrêtés sur lui avec complaisance.

A partir de ce jour, notre héros, quoiqu'il fût instruit du caractère difficile de M. V., rechercha toutes les occasions de se

rencontrer avec ce dernier et de se faire remarquer de Marie.

Une fois en relation avec le père, pensa-t-il, la question de voir la fille et d'exciter son attention n'était plus que secondaire.



SALON DE PARIS DE 1880. — L'ÉCUREUSE SATISFAITE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABLEAU DE M. THEOPHILE DEYROLLE.

Dans cette idée, Gabriel dirigeait depuis quelque temps toutes ses promenades du côté de la campagne de M. V., et bien des fois sa démarche avait été couronnée de succès, en ce sens qu'il avait rencontré celui-ci et sa fille,

qu'il se contentait toujours de saluer courtoisement, en lançant toutefois à la dérobée à Marie un de ces regards qui remuent jusqu'au fond le cœur d'une jeune fille.

Une fois, pourtant, il ne se contenta plus

d'une simple salutation, et il adressa la parole à M. V., s'informa de sa santé et lui exprima le plaisir qu'il éprouvait de faire sa connaissance.

Était-ce l'effet que le jeune homme avait fait sur M. V., était-ce Marie qui avait disposé son

père en sa faveur, toujours est-il que le vaniteux propriétaire sortit de la réserve qu'il avait jusqu'ici observée à l'égard du jeune fonctionnaire, et qu'il l'invita à venir lui faire visite à sa campagne.

III.

Les vœux de notre surnuméraire étaient donc exaucés, et cette invitation lui semblait d'autant plus étrange qu'il connaissait le caractère de M. V. Dans son illusion, il trouvait ce fait de bon augure, et comme tous les amoureux — car Gabriel aimait déjà Marie — il avait étudié les plus petits mouvements, le moindre regard de la jeune fille, se les rappelait à chaque instant et en attribuait la cause à lui-même.

Ce fut, on le conçoit facilement, le cœur rempli d'une douce émotion, que Gabriel s'achemina vers la demeure de M. V. Il rencontra ce dernier avec sa fille dans une belle allée située à l'entrée de sa propriété. On était au milieu du mois de mai. La matinée était splendide et les oiseaux faisaient retentir l'air de leurs chants joyeux. Lorsque M. V. aperçut son visiteur, il vint à lui et lui serra la main; Marie inclina doucement la tête en rougissant quelque peu.

— Nous allons faire le tour de la campagne, dit le père de Marie au surnuméraire en lui offrant un cigare.

Gabriel s'extasiait devant chaque parterre de fleurs et rappelait avec intérêt le nom de chacune d'elles. Cette attention n'échappa pas à Marie qui affectionnait les fleurs, et elle fit timidement au surnuméraire un petit compliment au sujet de ses connaissances en botanique. Ces paroles complaisantes firent un effet magique sur le cœur du jeune homme, et dans le cours de sa promenade il ne quitta presque plus un seul instant des yeux la jeune fille.

Après avoir visité le salon où se trouvaient une jolie collection de porcelaines antiques et quelques beaux tableaux, et avoir exécuté sur le piano, à la prière de Marie, une sonate de Mozart qu'il y trouva et qu'il joua à vue — car Gabriel R. était bon musicien — il prit congé de M. V. et de sa fille, en leur promettant, sur l'invitation du père, de renouveler sa visite. Ce qu'il fit, pas n'est besoin de le dire.

Les attentions qu'avait le propriétaire pour notre héros provenaient de ce qu'il avait entendu parler de lui de la façon la plus avantageuse par plusieurs personnes respectables de la commune, qui étaient unanimes à dépeindre le surnuméraire comme un jeune homme modèle, — ce qu'il était en réalité.

Les relations de Gabriel R. avec la famille V. devinrent de plus en plus familières et intimes, et depuis que, dans un moment de douce expansion, Marie avait fait connaître au surnuméraire ses sentiments à son égard, ce dernier fut le visiteur assidu de la campagne de M. V. L'entrée de la maison lui avait été enfin accordée.

IV.

Cependant, cette liaison de Gabriel avec M. V., dont chacun connaissait le singulier caractère, avait été bien vite remarquée à G., et les cancans allaient leur train.

Deux mois se passèrent dans cette félicité incomparable que procure l'union de deux cœurs faits pour s'aimer et pour s'entendre. Gabriel R. ne vivait plus que pour sa bien-aimée Marie qui, de son côté, lui rendait son affection. Que de projets formés! Quel avenir souriant les jeunes gens rêvaient pour eux, et auquel s'associait le vaniteux propriétaire, lui qui, certes, n'avait point destiné dans le principe sa fille à un simple employé.

Mais, hélas! le bonheur que goûtait Gabriel R. ne pouvait être de longue durée, et comme il arrive chaque fois lorsque — d'après le proverbe — „l'on se marie ou que l'on meurt,” la médisance se mit de la partie et vint empoisonner une existence jusque-là si heureuse.

Un matin, comme il se rendait à son bureau, Gabriel R. reçut du facteur une lettre qu'il s'empressa d'ouvrir, car il avait reconnu l'écriture de M. V. En l'alissant, le jeune homme

pâlit, le papier trembla entre ses mains et une émotion indescriptible s'empara de lui. Au lieu de se rendre à sa besogne, il retourna à sa demeure et s'y livra à une douleur qui tenait du désespoir.

Il lut et relut la lettre qu'il venait de recevoir et qui ne contenait que ces quelques lignes:

„Monsieur,

„Désormais je vous défends l'entrée de ma maison, et toute relation entre vous et ma fille doit être rompue. Vous avez abusé indignement de ma confiance et vous ne méritez pas l'affection de celle qui porte mon nom.”

Qu'est-ce qui avait donc pu amener une rupture si subite entre Gabriel et la famille V.?

Des envieux, qui ne pouvaient penser sans jalousie que la fille unique du riche propriétaire deviendrait un jour l'épouse d'un surnuméraire de l'enregistrement, s'étaient rendus auprès de M. V. et avaient dépeint le jeune homme, en présence de Marie, comme un intrigant de la pire espèce, nonobstant la bonne réputation dont il jouissait. Avec ce talent envenimé que possèdent les médisants, avec ce langage plein d'assurance et ce cachet de vérité qu'ils savent donner à leurs paroles, ils triomphèrent facilement de M. V., dont le caractère exceptionnel reprit aussitôt le dessus, et qui, sans se livrer à une enquête, signifia sur-le-champ son congé à l'amoureux de sa fille.

Ajoutons que, comme il arrive toujours en pareil cas, les lettres anonymes pleuvaient dru, et confirmaient encore M. V. dans la mauvaise opinion qu'il s'était faite depuis du pauvre Gabriel.

Quant à Marie, qui aimait sincèrement, le premier sentiment qui s'empara d'elle, à la suite de la décision prise par son père, fut un sentiment de profonde douleur, et elle se refusait à croire que Gabriel R. ne l'avait aimée que par calcul. Le cœur noble et généreux du jeune homme qu'elle avait appris à connaître, ne cachait pas, à son avis, des sentiments si bas et si indignes. Aussi, quoique son amour fût fortement battu en brèche par son père qui lui ordonnait de ne plus penser à Gabriel R., elle continua d'aimer celui-ci en silence et se disait qu'en tout cas il fallait ne point admettre à la légère des accusations dont rien ne prouvait le fondement.

V.

Quand les premiers transports de la douleur furent quelque peu calmés, et qu'il fut permis à Gabriel R. de se rendre compte de sa position, il résolut d'aller trouver sur le champ le père de Marie afin d'apprendre les motifs de sa disgrâce et de tâcher de le faire revenir sur sa décision.

Il trouva M. V. et sa fille dans le salon. Marie versait d'abondantes larmes.

— Est-il vrai, Gabriel, s'écria-t-elle en adressant la parole au jeune homme avant que celui-ci eût le temps de la saluer, est-il vrai que vous ne m'aimiez que par calcul?

Une protestation énergique fut la réponse du surnuméraire; ce qui augmentait sa douleur c'était l'idée qu'on le considérait comme un intrigant. Malheureusement, il ne put rien arracher à M. V., qui déclara persister dans sa résolution et refusa de faire connaître les faits qui l'avaient dictée.

Force fut donc au malheureux banni de se retirer sans avoir pu même présenter sa défense; son dernier regard fut pour celle qu'il aimait et ce fut en sanglotant qu'il quitta cette demeure où il avait passé de si heureux instants.

Une sombre mélancolie s'empara de lui et il ne trouva pas même dans son travail de quoi se distraire.

Aussi forma-t-il le projet de quitter la commune de G., mais son chef le considérant comme indispensable à son bureau, et la direction de l'enregistrement connaissant ses capacités, Gabriel R. ne put obtenir son changement,

et il dut, malgré lui, se résigner à rester à G. Son amour pour Marie V., loin d'avoir en rien subi l'influence des tristes événements qui s'étaient accomplis, n'avait fait que s'accroître, et dans son illusion l'infortuné jeune homme nourrissait encore l'espoir que la lumière se ferait enfin, que la vérité finirait par triompher.

Son grand regret était de n'avoir pu s'entretenir avec Marie afin de connaître ses sentiments à son égard et d'avoir l'assurance que ceux-ci n'avaient point changé.

Quoiqu'il sût que la fille de M. V. allait parfois pêcher à la ligne aux bords de la Lys, il n'osa jamais, par crainte autant que par convenance, songer à l'occasion qu'il aurait pu trouver de lui dire quelques mots. Une fois, pourtant, n'écouterant que son amour, il prit la résolution de se diriger vers l'endroit de la rivière où il savait qu'il trouverait Marie. Celle-ci, en effet, depuis l'époque où s'étaient accomplis les événements que j'ai racontés, ne cherchait plus de consolation à sa douleur que dans une profonde solitude, et c'était aux bords de la Lys, où elle se plaisait tant, qu'elle venait la chercher.

VI.

Le mois de septembre touchait à sa fin. Depuis une heure déjà Marie était assise, les yeux fixés sur le bouchon qui flottait à la surface de l'eau. Tout-à-coup, il lui sembla que celui-ci disparaissait: un poisson mordait à l'hameçon! Rapide comme l'éclair, elle se leva pour retirer la ligne, quand le mouvement brusque qu'elle fit pour la saisir lui fit perdre l'équilibre. Elle lâcha pied et tomba à l'eau....

Déjà elle était éloignée de la rive, et sa voix qui appelait au secours ne semblait point trouver d'écho, lorsqu'un jeune homme, qui se tenait caché dans un buisson, accourut subitement, s'élança dans l'eau, saisit Marie et la ramena au bord, grâce à d'énergiques efforts.

Ce sauveur — on l'aura reconnu — n'était autre que Gabriel R.

Aidé d'un paysan accouru dans l'intervalle, Gabriel prodigua à Marie tous les soins que lui suggéra son amour et que nécessitait l'état dans lequel elle se trouvait, et lorsque, ramenée chez elle, elle ouvrit les yeux et se trouva en présence de Gabriel et de son père, qu'on venait à l'instant d'instruire de ce qui s'était passé, son premier regard fut pour son sauveur, et la première parole qu'elle prononça fut une parole de reconnaissance et d'amour.

Une scène indescriptible se passa alors. M. V., qui avait failli tomber à la renverse en apprenant l'accident arrivé à sa fille, était devenu fou de joie de ce qu'elle lui était rendue si miraculeusement; et lorsqu'il vit Marie serré tendrement la main de Gabriel, le vaniteux M. V. ne put maîtriser son émotion.

Il sauta au cou du jeune homme et s'écria:

— Non! il est impossible que vous n'aimiez pas ma fille! On vous a lâchement calomnié. Je vous rends toute mon estime.

Il unit les mains de Gabriel et de Marie et dit d'une voix émue:

— Que Dieu vous bénisse! vos cœurs étaient faits pour s'aimer; mes enfants, soyez heureux..

Le mois suivant, tout le village de G. était en fête, et une fanfare joyeuse retentissait dans les rues. On célébrait le mariage de Gabriel R. avec Marie V.

Toute la population de l'endroit s'associa de cœur à la fête, et chacun, voulant voir le doigt de la Providence dans la réunion de ces deux jeunes cœurs que la calomnie avait séparés, qualifia d'accident heureux le drame dont les bords de la Lys avaient été le théâtre.

N'oublions pas d'ajouter qu'avant la fin de la noce, le „Moniteur” apporta à Gabriel sa nomination comme receveur de l'enregistrement à G., en remplacement du titulaire, appelé à d'autres fonctions. Le ministre des finances avait appris l'acte de dévouement du jeune surnuméraire, s'était enquis des choses, et avait tenu à faire cette gracieuseté aux nouveaux mariés.

HISTOIRE NATURELLE.

COMMENT LES ARBRES S'ACCROISSENT EN GROSSEUR.

Second Article.

Voyons maintenant comment la science explique les productions de ces couches, qui, chaque année, s'ajoutent aux couches anciennes.

Quatre ou cinq hypothèses, parmi lesquelles deux partagent encore aujourd'hui les savants, ont été émises et soutenues sur le mode de production des nouvelles couches.

Suivant Hales, célèbre physicien anglais, il se produirait, chaque année, deux nouvelles couches d'aubier, dont l'une, plus intérieure et plus épaisse, garderait son caractère propre, tandis que l'autre, plus extérieure et plus mince, se métamorphoserait en écorce.

Hales s'appuyait sur une expérience inexacte, savoir que, lorsqu'un fil d'argent est engagé à la surface d'un jeune bois, on le retrouverait après quelques années dans l'écorce.

Malpighi, habile phytomiste italien, adopta une opinion tout opposée à celle de Hales. Pour lui, toutes les formations de l'année commencent par être jeune écorce, c'est-à-dire „liber,” et ce sont les feuillettes les plus intérieures de celui-ci, qui se seraient convertis en aubier.

Les savants Duhamel et Mirbel prêtèrent l'appui de leurs expériences à la théorie de Malpighi, qui pendant longtemps fut la seule admise.

Les deux susdits crurent, à tort, que les feuilles d'argent qu'ils avaient introduites entre les jeunes feuillettes du liber étaient passées dans le bois; il a été bien constaté postérieurement, que les corps réellement introduits dans le liber étaient repoussés au dehors par suite du mode de renouvellement de l'écorce, et finissaient par tomber avec les vieux feuillettes de celle-ci, tandis que les corps introduits dans le jeune aubier étaient recouverts d'un nombre de couches ligneuses, d'autant plus considérable qu'il s'était écoulé plus d'années depuis le moment de l'expérience.

Il fut donc convenu que l'aubier et l'écorce avaient une origine indépendante, conclusion à laquelle aurait depuis longtemps dû conduire la nature de leurs tissus respectifs, qui est on ne peut plus différente.

* *

On revint alors à la théorie de l'Anglais Grew, oubliée pendant plus d'un siècle, malgré la juste réputation de son auteur.

Grew n'hésita pas à admettre que chaque année il se formait une nouvelle couche d'aubier, distinctes dès leur première origine, opinion qui, d'accord avec tous les faits, est aujourd'hui universellement admise.

Les nouvelles couches s'organisent-elles „localement, horizontalement,” en quelque sorte par la force de génération de la dernière couche d'aubier et de la dernière couche d'écorce, fertilisées par la sève qui coule entre elles dans la zone génératrice? Ces nouvelles productions viennent-elles d'en haut, des feuilles et des bourgeons, par exemple, ou, enfin, se forment-elles de bas en haut, en remontant des racines vers les pousses aériennes? Cette dernière hypothèse n'a jamais été prise au sérieux.

Restent donc l'origine „horizontale” et l'origine „descendante.”

Grew paraît avoir admis que la production du nouveau bois et de la nouvelle écorce était tout-à-fait locale, et que le contact des couches de l'année précédente avec la sève descendante (cambium) et leur vitalité, étaient la cause efficace des formations de l'année actuelle, qui s'organisaient en place sans descendre ni monter.

C'est cette théorie qui est aujourd'hui généralement admise.

A. BRÉE.

LA TOUR AU LIERRE.

Roman.

XIII.

Je me trouvais donc à Paris, — continua Jeanne, — sans avoir la conscience du lieu

où j'étais, considérant tout ce qui s'était passé comme un rêve affreux.

Je fus un mois bien malade, pendant lequel, Jules, vous m'avez entourée de soins affectueux et vous êtes montré plein d'égards pour moi. Maria, que vous me dites être votre parente, ne me quitta plus, et ce fut pendant ces longues heures de souffrances, que m'initiant à cette existence nouvelle de bien-être et de luxe, que vous me faisiez, elle devint mon guide, mon conseil, mon refuge dans mes douleurs, car je ne pouvais oublier ma mère; mais, certaine de son pardon quand elle me verrait votre femme, Maria me fit comprendre que je devais tenter de me rendre digne, aux yeux du monde et de votre famille, du choix que vous aviez fait de moi... Elle me dit que vous aviez voulu, en m'enlevant, m'arracher à la vie de paysanne et m'initier à la nouvelle existence que vous alliez me faire, en m'épousant. Ignorante et crédule, je crus tout. Je fus entourée de maîtres chargés, à prix d'or, de m'apprendre le bon ton, les bonnes manières, la danse, etc.

Quand la fatigue de tant de bonheur et de gêne m'étreignait le cœur, vous me disiez avec cet accent profond de tendresse, auquel je ne savais pas résister: „Jeanne, c'est pour moi, pour ma famille, que je vous prie d'être bien jolie, bien élégante, bien gaie, car votre sourire doit être le reflet de notre affection.” Et moi, je me reprenais avec une nouvelle ardeur à toutes ces occupations si difficiles et si futiles, où je n'avais pas une heure de liberté pour me sentir vivre et réfléchir, car après les études venaient la toilette, les bals, les fêtes, les spectacles; tout cela se succédait sans interruption. Enfin, j'appris en huit mois ce qui ne s'apprend qu'en des années.

Je dépassai vos espérances, je devins à la mode, et cependant, au milieu de cet enivrant tourbillon, dont le vertige m'ôtait toute raison en apparence, j'écoutais toutes les paroles, je commentais tous les discours que j'entendais, je faisais des comparaisons...

Que de fois, dans un élégant équipage qu'entraînaient de fringants chevaux, enveloppée d'un cachemire, mon imagination troublée voyait tout-à-coup devant moi surgir ma mère avec sa robe de laine et son béguin blanc sur sa tête, avec son pâle visage et son regard de martyr... Alors je tendais vers elle mes mains tremblantes... Jules, si vous êtes un homme d'honneur, vous tiendrez enfin vos promesses, ou bien...

— J'ai eu la patience de vous laisser tout dire, Jeanne, répondit Jules en se levant, calme et froid, devant elle; mais pendant que vous parliez, j'ai sondé et voulu lire dans les plis les plus fermés de votre cœur; je regrette de n'y avoir trouvé ni affection pour moi, ni indulgence, ni justice, rien, enfin, qui révèle la femme croyante, bonne, dévouée; rien en vous qui vous fasse hésiter à me jeter vos doutes et vos injures, pas un seul sentiment qui milite en ma faveur! C'est une triste révélation, dont cependant je vous remercie, car maintenant, je me suis placé si bas dans votre esprit, que je n'aurai ni regret, ni remords à vous quitter... Je m'étonne, à bon droit, des scènes et des prières que vous m'avez faites pour obtenir le nom d'un homme que vous étiez si près de mépriser et de traiter d'infâme... Depuis huit mois, vous ne vous êtes pas dit une seule fois: „S'il ne m'accorde pas son nom, c'est qu'il y a sans doute un obstacle qu'il n'a pu surmonter ou briser encore!” Vous avez préféré glacer mon cœur et m'abreuver d'amertume; c'est bien... Ai-je besoin de vous dire que désormais tout est fini entre nous...

— Ah! cela ne se peut, interrompit Jeanne en tombant à genoux. Mon Dieu, mon Dieu, inspirez-moi!... Jules, Jules, pardon! Mais, au nom de votre mère morte, ne m'abandonnez pas!... Oui, vous avez raison, je suis folle, mais, voyez-vous, je ne sais pas la portée de mes paroles, ayez pitié de mon ignorance et de ma frayeur... Pardon! non, vous n'êtes pas infâme. Vous ne m'avez pas trompée... cela est impossible... j'ai mal vu, mal compris... Pardon! pardon!

Et, toujours à genoux, dans un désespoir impossible à rendre, l'infortunée victime tendait ses mains suppliantes vers son ravisseur.

— Je vous l'ai dit, reprit ce dernier, d'un ton triste mais positif, l'existence que vous m'avez faite est trop pénible, je n'ai plus le courage de la supporter; j'assurerai votre position à venir, mais nous ne nous reverrons plus.

A cette affirmation, Jeanne se dressa à l'instant devant lui; son regard brûlant et égaré le parcourait avec avidité, tandis que ses lèvres agitées comme par la fièvre, semblaient se refuser à toute prière nouvelle.

Enfin, au milieu des sanglots qui brisaient sa poitrine, elle s'écria d'une voix pénétrante:

— Mon Dieu! protégez-moi, car il est sans pitié! Mon Dieu! me voilà seule, abandonnée... Et ma mère se meurt, et personne pour le fléchir... personne pour me défendre!...

En ce moment, Turc, qui s'était couché contre la porte depuis un quart d'heure, et dont le souffle bruyant semblait aspirer l'air, se mit à aboyer en signe de joie.

XIV.

La porte alors s'ouvrit, et Charlot parut sur le seuil.

Ce n'était plus le jeune homme naïf que nous avons vu au village. Sa tournure franche, son allure ferme en avaient fait un de ces hommes chez lesquels dominent le courage et le sang-froid.

Il apparaissait en ce moment comme poussé par Dieu, qui avait entendu le cri de la pauvre Jeanne.

Aussi, à son aspect, des mouvements bien distincts se manifestèrent-ils dans les deux personnes qui se trouvaient là.

Jules, comme saisi en flagrant délit de son crime, rougit d'abord en baissant les yeux; puis, pâlisant de colère et surmontant dans sa fierté le cri de sa conscience, il fixa ses regards ardents sur Charlot, impassible et impitoyable comme le remords qui se dressait devant lui.

Jeanne, au contraire, surprise et haletante, fit un moment trêve à son désespoir, et tendant les bras, sembla appeler vers elle celui qui venait sans doute au nom de sa mère.

Ces mouvements, rapides comme la pensée, avaient éclairé ces trois personnes. Sans s'être dit un seul mot, elles s'étaient comprises.

Jules aussitôt, étendant le bras et faisant un pas au-devant de sa victime, sembla vouloir la clouer à sa place, et s'adressant à Charlot, qui, les bras croisés, attendait une parole de lui:

— Monsieur, lui dit-il, que venez-vous faire ici? Qui vous y appelle?... Qui vous permet d'y pénétrer?

Charlot, occupé à regarder sa payse en ce moment, ne répondit pas d'abord à ces questions.

Il semblait chercher sur le front de la jeune fille les sentiments qui l'animaient, et voyant tout son désespoir et toute sa douleur, en éprouvait une satisfaction intime.

Jeanne, comme affaissée sur elle-même, et redoutant ce qui allait se passer entre ces deux hommes, semblait avoir perdu tout sentiment à force de tortures.

Jules répéta sa question d'une voix vibrante. Cette fois, Charlot répondit:

— Ce que je viens faire ici?... Vous n'allez pas tarder à l'apprendre... Qui m'y appelle?... La voix de cette infortunée qui invoque le secours de Dieu. Qui me permet d'y pénétrer?... Sa mère!

A ces paroles, il se fit un silence commandé par ce mot magique de „mère,” devant lequel tombent toutes les colères et tous les ressentiments.

Jules courba la tête, comme s'inclinant malgré lui devant une puissance supérieure; Jeanne, voyant l'impression produite, s'avancait avec espoir vers lui, tandis que Charlot, les dominant tous deux du regard et de l'attitude, semblait attendre une réponse qui mit fin à cette situation; mais si Jules, par un reste d'habitude, s'était retourné vers Jeanne, dont il avait vu les mains jointes et suppliantes, il avait à l'instant reporté ses regards sur Charlot, et, froissé intérieurement de la suprématie que donnait à celui-ci le rôle qu'il jouait en ce moment, il avait repris toute sa colère, colère d'autant plus terrible et folle chez les gens de son espèce, qu'ayant le sentiment de leurs torts, ils

lui demandent d'étouffer sous leurs éclats la voix de la conscience.

— Aucun des motifs que vous me donnez, reprit Jules, ne saurait légitimer à mes yeux votre présence ici à cette heure. Si c'est en réponse à ma carte que je vous ai remise, vous qui avez la prétention de vous battre avec moi, vous devez savoir que ce n'est pas à pareille heure qu'on recherche un adversaire pour accomplir un cartel.

— D'abord, Monsieur, je ne suis pas dans votre maison, je suis dans celle de Jeanne, vers laquelle m'a conduit le chien fidèle dont l'admirable instinct ne m'a pas trompé. Mais Dieu, qui nous voit et nous guide dans ce monde, a permis que je vous rencontrais ici, car, avant d'aller chez vous pour ce duel, je devais vous voir et vous parler, je devais voir Jeanne et lui parler aussi. Vous êtes ici tous deux; tous deux vous allez m'entendre.

— Monsieur, s'écria Jules avec colère, je n'ai rien à entendre de vous, et si vous ne cessez à l'instant...

— Vous m'entendrez pourtant, interrompit le jeune soldat d'une voix tonnante, vous m'entendrez, car, si pervers que vous soyez, vous vous taisez quand je prononcerai le nom d'une mère... Ce nom, jeté au ravisseur d'une fille innocente et naïve, commande le silence et les remords.

Puis se tournant vers Jeanne, il lui dit aussitôt :

— Jeanne, je suis venu vous répéter ici ce que je vous ai dit au bal. Votre mère se meurt... Hâtez-vous, si vous voulez la revoir.

— Partons! s'écria-t-elle en sanglotant, partons sur l'heure.

XV.

Jeanne se précipita vers la porte; mais Charlot, l'arrêtant, la força de s'asseoir sur l'ottomane, où elle retomba presque sans force; et se tournant vers Jules, il lui dit :

— J'avais besoin de ce mouvement, Monsieur, pour tracer ma conduite envers vous et envers elle. Jeanne veut retourner vers sa mère, vous le voyez, et les paroles échangées entre vous deux, que j'avais à peine entendues, sont confirmées pour moi par cette volonté. Mais Jeanne peut-elle y retourner ainsi, avec sa robe de bal et ces fleurs que vous lui avez impitoyablement imposées? Peut-elle y retourner au sortir d'une fête où vous l'avez conduite? Non, Monsieur, tout est simple et modeste au village, mais tout y est honorable et pur; et Jeanne, ravie par vous au toit maternel, n'y peut retourner que réhabilitée, que devenue votre épouse légitime...

— Monsieur, répondit Jules, je veux bien faire la part du sentiment qui vous anime et ne pas m'arrêter à votre étrange langage; mais, à ce que vous me dites, voici ma réponse: Je n'entends pas plus épouser Jeanne que la laisser dans l'abandon... Dès ce jour, je le lui ai déclaré à elle-même, j'assume son existence, son avenir, et je la rends libre, si elle le veut.

— Son existence, sa liberté!... Et son honneur, Monsieur!

Jules restait muet et impassible.

— Son honneur, reprit Charlot d'une voix

plus forte, avez-vous assez de millions pour le lui payer?... De l'or, de l'or... Monsieur, c'est votre nom qu'il lui faut, c'est votre nom que vous lui donnerez...

— Epargnez-vous les phrases, dit Jules, vous m'avez entendu lui résister, et vous espérez obtenir de moi ce que je lui ai refusé, à elle!... Monsieur, vous êtes jeune encore, vous ne connaissez ni le monde ni ses lois, c'est ce qui vous sert d'excuse à mes yeux. Je sais ce dans le temps des amours champêtres vous ont uni à Jeanne... Oh! je ne suis pas assez fou pour en être jaloux... Je ne sais si c'est ce motif qui vous amène ici; mais, quel qu'il soit, je vous donne une grande preuve de patience, en vous disant que toute la question que vous venez agiter doit rester entre Jeanne et moi.



LE CHIEN COMESTIBLE DU JAPON.

XVI.

Du doigt, le dandy montrait la porte au militaire; car, habitué à sa présence et déjà remis de sa première émotion, il commençait à reprendre de l'insolence.

Charlot, peut-être plus calme et comme un homme que rien ne pouvait étonner, lui répondit avec sang-froid :

— Je ne sortirai pas, Monsieur, et prenez garde, si vous continuez ce système derrière lequel vous vous abritez sans cesse...

— Vous me provoquez, n'est-ce pas?... Eh! mon Dieu, c'est une affaire entendue. Il n'est pas besoin de venir indiscrètement troubler les gens de la sorte. Je vous donne ma parole que demain je vous ferai l'honneur de me battre avec vous.

— Et qui vous dit que je veux moi-même vous faire cet honneur? répondit Charlot. Pour qu'un duel soit pardonnable aux yeux de Dieu et des hommes, il faut au moins qu'il y ait chances égales.

— Qu'à cela ne tienne, nous les égaliserons par le choix des armes.

— Et le choix des hommes, Monsieur?

— Que voulez-vous dire? s'écria Jules, perdant malgré lui son sang-froid.

— Je veux dire, qu'ainsi que vous l'avez déclaré, des amours champêtres ont existé entre cette jeune fille et moi. Je veux vous dire que pendant que vous l'enleviez à l'aide d'une trahison infâme, je la cherchais avec sa mère,

et je la pleurais. Pendant que vous la trompiez, que vous l'étourdissiez de plaisirs, je soignais sa mère expirante. Pendant que vous jetiez l'or à pleines mains pour l'enivrer, je me vendais moi, corps et liberté; on m'achetait pour des années, car j'avais besoin d'or aussi pour découvrir votre asile. Enfin, pendant que je vous disais tout-à-l'heure, oubliant peut-être un amour qui n'est pas éteint encore: „Epousez cette femme, rendez-lui l'honneur,” vous me répondiez, „Jamais!.. Je veux dire, en un mot, Monsieur, qu'entre les deux hommes qui sont face à face en ce moment, il ne saurait y avoir cette égalité parfaite qui fait qu'on s'en remet au jugement de Dieu; car, entre nous deux, il y a un paysan honnête et un homme méprisable, il y a un soldat et un lâche!...

— Misérable!.. s'écria Jules au comble de la fureur en s'élançant sur lui.

Mais au même instant un cri fut poussé par Jeanne, qui tomba sur ses deux genoux, et, prompt comme l'éclair, Turc se jetant sur Jules, le renversa à ses pieds.

Aussitôt Charlot, qui n'avait pas bougé, appela son chien et le faisant tenir derrière lui, reprit d'une voix calme et accentuée :

— Si j'étais venu vous dire: „Epousez Jeanne ou battez-vous avec moi,” vous auriez saisi ce prétexte banal de vos pareils, de ne rien faire par contrainte, et vous auriez refusé, approuvé sans doute par les gens de votre monde; mais j'ai voulu vous ôter ce refuge, et je viens vous dire: „Jeanne, d'abord! Rendez-lui l'honneur pour redevenir vous-même honnête homme, et quand vous serez remonté à ma

hauteur, je me battrai avec vous, si vous voulez.”

— Monsieur... Monsieur... dit Jules avec une fureur concentrée, vos injures ne sauraient m'atteindre, mais vous voyez la peine que j'ai à me contenir; par pitié pour vous, par pitié pour elle, cessez, cessez cette scène étrange, ou bien...

— Vous épouserez donc Jeanne? repartit Charlot.

— Epouser Jeanne! dit une voix derrière Charlot. C'est bien impossible, puisqu'il se marie dans quelques jours.

Ces paroles, prononcées par Alfred, qui accourait avec un autre témoin, tombèrent comme la foudre au milieu de ces trois personnes.

Jeanne prosternée jusque là, se releva de toute sa hauteur, ses traits se contractèrent, ses yeux se grandirent, puis étendant les bras, le front plissé, les lèvres serrées, elle répéta comme une femme égarée, ces seuls mots :

— Il se marie!... Il se marie!...

Et elle tomba sans connaissance entre les deux hommes.

Aussitôt Charlot, faisant un bond, s'approcha de Jules, qu'il prit par le collet de son habit en le secouant rudement. Tout son calme l'avait abandonné; sa colère, contenue jusque là, s'exhalait en ce moment, furieuse et terrible, et d'une voix qui empruntait sa terreur et son éclat à la vengeance et à la haine, il s'écria :

— Infâme, je vous tuerais!...

(A continuer.)